BULLETIN CRITIQUE

Ne figurent dans le présent Bulletin que les comptes rendus d'ouvrages dont un exemplaire est parvenu au directeur de la *Revue* : Pierre GRIMAL, *Institut d'Études latines*, 1, rue Victor-Cousin, 75230 — Paris Cedex 05, avant le 31 décembre de l'année 1985. Les ouvrages reçus après cette date ne pourront être l'objet d'une recension que dans le prochain volume.

Linguistique et philologie.

J. HAUDRY, *L'indo-européen* (Collection « Que sais-je? », n° 1798), Paris, P. U. F., 1re éd. 1979 ; 2e éd. 1984, 128 pages.

Sous la forme des 128 pages habituelles à la collection « Que sais-je? », avec une remarquable densité, nous trouvons ici l'exposé d'ensemble le plus récent et le plus à jour des connaissances fondamentales de la grammaire comparée des langues indo-européennes. Il s'y mêle des éléments nouveaux, apportés par l'auteur, dont beaucoup sont déjà entrés dans le domaine des faits admis par tous les comparatistes, et dont d'autres y entreront bientôt.

C'est un tableau complet qui nous est ici présenté : phonologie, morphologie, composition, syntaxe de la phrase simple, syntaxe de la phrase complexe (hypotaxe et corrélation, conjonctions et particules de phrase), phraséologie, poétique, métrique, lexique. Ces questions sont toujours abordées sous l'angle épistémologique des méthodes de la reconstruction comparative, le savant s'interrogeant constamment sur la portée et le degré de certitude de sa démarche heuristique (cf. introduction). L'ouvrage intéresse, de ce fait, un public varié et plus large que celui des comparatistes. Peut-être est-ce là l'une des raisons du succès des 8.000 exemplaires de la première édition, épuisée en moins de quatre ans.

La deuxième édition présente certaines additions : on mentionne le rôle de la typologie dans la reconstruction (p. 6) ; les occlusives sonores deviennent « glottalisées » par allusion à la « théorie glottalique », et les sourdes aspirées disparaissent du tableau de la p. 10. La continuité entre désinences, postpositions et formants adverbiaux est renforcée : *-itus* dans lat. *funditus* est rapproché d'un instrumental en **-et* attesté en anatolien (p. 35), les formes d'infinitifs en **r* et **n* sont interprétées comme d'anciens locatifs en fonction de gérondifs (p. 86). Un paragraphe (p. 32) est ajouté, à propos des cas indo-européens, sur les phénomènes opposés de la scission d'un cas en deux et du syncrétisme de deux ou plusieurs cas, et sur l'impossibilité de déterminer exactement le système qui existait avant l'état récent des sept cas (plus le vocatif). La voyelle thématique **e/o*, les morphèmes de féminin **eH*$_2$ et **iH*$_2$ (p. 50), ainsi que **i* (p. 52), présenté comme un doublet plus rare de la voyelle thématique, sont considérés comme d'origine pronominale, comme des articles définis postposés (p. 66). La flexion thématique (p. 44) et la dérivation par voyelle thématique (p. 50 et suivantes) connaissent co-

rollairement de nouvelles définitions. Le **n* des flexions hétéroclitiques devient une ancienne désinence de locatif. « La syntaxe des désinences » explique qu'un même suffixe **-nt-* se retrouve dans les participes présents et la désinence de 3e personne du pluriel (p. 80), qui est un ancien participe présent non accordé. A la page 108, sont mentionnés des types d'énoncés intermédiaires entre la phrase simple et la phrase complexe, et, le lexique de l'être humain bénéficie de l'addition de quelques lignes (p. 123). Ainsi la deuxième édition contient-elle des ajouts significatifs, qui renforcent les tendances de l'ouvrage et tiennent compte des théories les plus récentes.

M. Fruyt.

Alessandro Morandi, *Le ascendenze indoeuropee nella lingua etrusca*, I et II, Gruppo Archeologico Romano : Rome, 1984 et 1985, 40 et 50 pages.

A. Morandi est un bon connaisseur de l'épigraphie de l'Italie pré-romaine. On lui doit une édition des inscriptions sud-picéniennes (*Le iscrizioni medioadriatiche*, Florence, 1974) qui avait marqué un progrès considérable par rapport aux notices vieillies des *Prae-Italic Dialects of Italy* et a été le seul ouvrage de référence sur la question jusqu'à la toute nouvelle édition de A. Marinetti (*Le iscrizioni sud-picene*, Florence, 1985). Il a d'autre part réalisé un commode ouvrage de présentation de l'ensemble de cette épigraphie (*Epigrafia italica*, Rome, 1982). Il est utile de rappeler ces données pour situer les deux petits fascicules que vient d'écrire l'auteur, dont le titre ne manquera pas de surprendre, voire de choquer nombre de spécialistes. Nous ne pensons pas cependant qu'une réaction de rejet par principe soit justifiée. Le problème du rapport de l'étrusque et des langues indo-européennes est réel — même s'il est certain qu'il ne doit pas nécessairement être traduit seulement en termes de dérivation, et qu'on doit aussi tenir compte d'autres types d'hypothèses (contacts à date ancienne ; cf. le concept de péri-indo-européen de G. Devoto). Partant de son hypothèse d'un rapport de parenté entre étrusque et indo-européen, l'auteur propose un certain nombre d'interprétations de termes étrusques, par exemple une explication de l'ensemble de l'inscription de Laris Pulenas. Ce ne sont bien sûr là que des hypothèses et bien des lecteurs sceptiques auront l'impression que l'auteur cherche à appliquer une clé qui ne convient pas toujours (par exemple rapprochement entre *amce/ame* et εἰμί) ou de choisir des hypothèses qui ne sont pas toujours les plus sûres (valeur quatre pour le chiffre étrusque *huθ*). Mais cet aspect nous paraît un peu secondaire. Il nous semble qu'il faudrait que l'hypothèse soit appuyée par une étude systématique de la phonétique, par exemple que le rapprochement *amce*/εἰμί débouche sur une étude du devenir du *ə* en étrusque, et surtout envisage les faits de morphologie (ainsi les traits de flexion nominale ou verbale — comme les parfaits en *-ce* — ne sont pas étudiés). Des essais comme ceux de V. Georgiev présentaient de ce point de vue une cohérence et un caractère systématique qui nous paraissent un préalable indispensable — quelle que soit par ailleurs la validité de l'hypothèse de base. Et quand bien même on ne suit pas l'auteur sur ce terrain, il n'en reste pas moins que telle ou telle de ses intuitions peut être parfaite-

ment justifiée : il est à noter par exemple qu'il retrouve l'hypothèse de M. Pallottino rapprochant *nunθ* du latin *nuntius* — alors que la vision de la langue de ces deux auteurs est évidemment très différente.

Dominique Briquel.

Marius Lavency, *USUS, Grammaire latine. Description du latin classique en vue de la lecture des auteurs* (collection Lavency) : Paris-Gembloux, Éd. Duculot, 1985, 361 pages.

Voici un nouveau type de grammaire latine, comme on en attendait depuis plusieurs années, renouvelant par l'apport méthodologique du xx^e^ siècle les acquis d'une tradition grammaticale vieille de plus de deux millénaires [1], et sachant concilier, sans esprit de polémique, la philologie dite « classique » et la linguistique contemporaine, en reconnaissant leurs mérites respectifs et leur nécessaire complémentarité. Le propos était ambitieux et périlleux et il faut saluer le mérite de l'auteur qui a su présenter, sur une aussi vaste matière, une doctrine cohérente, mûrement réfléchie, et qui, « dans le foisonnement actuel de la recherche linguistique », n'a pas hésité à énoncer clairement ses choix (p. 13).

« *USUS* ». *Description du latin classique en vue de la lecture des auteurs.* Le titre reflète bien le propos de l'ouvrage : décrire, dans une perspective résolument synchronique, le fonctionnement de la langue des grands auteurs classiques, de Plaute à Tacite, afin d'en faciliter la compréhension. La démarche linguistique n'est pas considérée comme une fin en soi, elle est mise au service des textes, ce qui représente son plus noble objectif. *Usus*, l'usage, c'est bien là le maître mot qui sous-tend tout l'ouvrage, dans ses différentes acceptions.

L'*usus*, c'est avant tout l'utilisation que les auteurs latins ont faite de leur langue ; l'ouvrage est une mine d'exemples, d'extraits de textes latins soigneusement classés et traduits, chaque paragraphe étant, en guise de titre, introduit par un exemple particulièrement significatif. Avec bon sens, l'auteur ne tombe pas dans un travers courant en linguistique, qui consiste à raisonner à partir d'un nombre restreint d'énoncés désincarnés. Pour lui la langue se réalise d'abord comme discours, avant de s'ordonner en système [2] ; il sait se plier à la variété des faits, et n'hésite pas à reconnaître que « l'usage est parfois difficile à décrire » (§ 272 ; 431).

L'*usus*, c'est aussi ce qui est admis par l'Usage, l'emploi « courant » des formes et tournures grammaticales, telles qu'elles se manifestent dans la majorité de leurs attestations : ce sont les faits *récurrents* (p. 8, § 11), qui peuvent être organisés en systèmes, c'est-à-dire entrer dans des oppositions significatives, ainsi pour les différents types de complétives que l'on trouve après les verbes déclaratifs, qui actualisent des sens différents (« déclarer », « ordonner », « demander », cf. § 342) [3]. L'auteur se défend de vouloir être

1. L'auteur n'hésite pas à rappeler, ici ou là, l'opinion d'un Quintilien ou d'un Priscien (§ 60, 4 ; 66, etc.).

2. Cette distinction fondamentale entre langue (système) et discours, n'apparaît pas explicitement dans l'ouvrage, qui ne se veut pas théorique, mais elle est sous-jacente.

3. On prendra garde au sens de l'expression « correspond *systématiquement* », où l'adverbe

normatif (p. 7), mais en raison du corpus choisi — les auteurs « classiques » — et de la prééminence accordée à Cicéron (cf. l'index des auteurs, p. 344-350) [1], cette grammaire descriptive est aussi une excellente grammaire normative, qui rendra les plus grands services à tous ceux qui pratiquent le thème latin.

Mais, inversement, l'Usage c'est aussi ce dont on ne peut rendre compte, ce qui n'est pas systématisable, ce qu'il faut se contenter de constater et d'apprendre (§§ 262 ; 341), comme la construction de certains verbes (§§ 262 ; 264). Le concept d'usage débouche ainsi sur celui d'enseignement, de tradition scolaire et grammaticale (p. 9 ; p. 140 : « Conformément à l'usage en grammaire latine »). Si nouvelle que soit, par ses méthodes de description, cette grammaire, elle n'en reste pas moins tributaire de la tradition, dans son plan d'ensemble (ainsi que le souligne l'auteur lui-même, p. 9), et dans certains classements ou développements très « classiques » (§§ 97 ; 383-392 ; 398, etc.), à côté de beaucoup d'autres qui séduisent par leur nouveauté (§§ 1-37 : Terminologie et fonctions remarquables ; §§ 7 ; 176 ; 267, etc.), sans parler des innombrables trouvailles de détail, remarques pertinentes et formules heureuses, qui font la richesse et l'intérêt de l'ouvrage.

L'*usus*, c'est enfin la pratique du latin. Celle qu'a l'auteur éclate à toutes les pages. On appréciera en particulier la pertinence des exemples, qui mettent en lumière des emplois concurrentiels ou contrastifs chez un même auteur, voire dans une même phrase. Un long commerce avec les auteurs latins, des années de réflexion et d'expérience pédagogique, peuvent seuls permettre la constitution d'un corpus aussi significatif. Tout concourt pour faire de cet ouvrage un manuel utile et « pratique », *ad usum lectoris*. En un seul volume, aux dimensions très raisonnables, se trouve rassemblé le minimum de connaissances que tout latiniste se doit de posséder en phonétique et phonologie (ici réduites à leur strict minimum, p. 31-42), en morphologie (p. 43-129) [2], et surtout en syntaxe (p. 131-277). S'y adjoignent un exposé sur les principes fondamentaux de la métrique, un rappel des principales figures de rhétorique, et d'utiles mises au point sur le calendrier, les unités de mesure, et le système monétaire romain.

La présentation matérielle, extrêmement soignée, est d'une grande clarté : divisions nettes en paragraphes [3] ; exemples décalés par rapport au texte ; emploi de caractères gras pour mettre en valeur l'essentiel. Les définitions sont toujours fermement données, et l'on peut constamment s'y référer en recourant à l'index très fourni des p. 304-332 [4]. On ne saurait trop

signifie « en système » (à l'intérieur du système linguistique latin, par opposition à d'autres procédés d'expression), cf. §§ 234 ; 247 ; 249 ; 300, etc.

1. Ajoutons que l'auteur prend soin de signaler ce qui s'écarte de la langue des prosateurs classiques (langue archaïque, poésie, style administratif), ainsi que les usages propres à certains auteurs, en particulier Tacite. Il décrit donc un niveau et un état de langue bien particuliers, ce qui lui permet de présenter une description *synchronique* de la langue latine.

2. Il est étonnant de ne pas voir figurer p. 9, parmi les manuels et traités utilisés par l'auteur, le *Précis de Phonétique* de M. Niedermann, la *Morphologie* d'A. Ernout, et les *Structures du latin* de G. Serbat.

3. Atomisation en paragraphes qui masque parfois l'essentiel, ainsi § 42 : « Voyelles brèves » ; § 43 : « Voyelles longues » ; mais rien n'est dit sur l'opposition phonologique fondamentale entre les brèves et les longues (*rosă* ~ *rosā*).

4. On notera quelques omissions : *concurrence* (*-entiel*), *contexte*, *contraste*, *distribution* (*-tionnel*),

féliciter l'auteur d'avoir eu le courage de prendre fermement position sur des concepts aussi ambigus et controversés que ceux de *thème* ou d'*énoncé*. On lira en particulier avec profit les p. 13-25 (inédites dans un manuel de latin), qui ne peuvent laisser indifférent. La terminologie, solide et suivie, exempte de néologisme [1], reste toujours abordable. De précieux tableaux récapitulatifs viennent clore certains développements (§§ 61 ; 108 ; 127 ; 455 ; liste des exemples-types de syntaxe, p. 351-358).

Avec *Usus*, les Latinistes disposent donc d'une somme grammaticale dont chacun peut tirer profit. Sa clarté toute scolaire, le rappel des notions élémentaires (comme au § 73), le mettent à la portée de tous, même des débutants. Ceux qui veulent s'initier à la linguistique latine trouveront là des définitions claires, et une bonne illustration de méthodes et concepts qu'utilise la linguistique contemporaine. Aux plus avertis, l'ouvrage fournira une ample matière à réflexion et à discussion, qui feront encore progresser l'étude de la grammaire latine, et surtout de la syntaxe qui (avec la dérivation, § 176) représente la partie la plus importante et la plus neuve de l'ouvrage.

Ce renouvellement de la syntaxe repose sur quelques idées maîtresses désormais acquises en linguistique latine, mais qui n'avaient pas encore été exploitées aussi méthodiquement dans un manuel :

— Toute langue présente, en marge de ses structures, des faits exceptionnels, reliquats du passé, ou germes de l'avenir (p. 8-9). Le rôle de la grammaire est de décrire ce qui est *récurrent* et productif, en abandonnant au dictionnaire les formes rares et aberrantes. Décrire la langue latine, c'est donc avant tout mettre en valeur ce qui fait la permanence de ses structures.

— « La langue est un système d'oppositions où, à des marques différentes, correspondent régulièrement des valeurs différentes » (p. 8-9) — présupposé que l'auteur ne remet pas en question, bien qu'il soit parfois contredit par les faits (cf. § 611 sur les variantes libres ; §§ 324-341 sur les alternances « sans différence de sens appréciable »).

— Il faut se garantir contre « l'intrusion de la sémantique dans le domaine de la syntaxe » (p. 8 ; § 23) ; on ne doit pas confondre la relation syntaxique avec la relation logique qui se dégage des termes mis en présence. Il faut rechercher la « *signification fondamentale* (la valeur constante) d'une construction, liée à un système définissable de marques spécifiques », en se méfiant des *effets de sens* inhérents au contexte, cf., par exemple, § 359 la valeur de *cum* + indicatif.

La méthode enployée relève du fonctionalisme [2]. En recourant à la procédure de la *commutation*, l'auteur établit des *paradigmes syntaxiques*, ou catégories d'emplois. Appartiennent au même paradigme les éléments qui peuvent occuper la même fonction, chaque catégorie étant représentée

hiérarchie, motivation, neutralisation, productivité, signifié, systématiquement, et l'absence de termes tels que *allophone, délocutif, parasynthétique, intonation, syntagmatique*, etc.

1. On prendra cependant garde à l'expression *complément du nom*, qui est à comprendre comme « ce qui complète le nom » (adjectif épithète, nom au génitif, etc.), § 26.

2. Mais l'auteur ne se réclame d'aucun courant linguistique et ne fait aucune mention des différentes écoles et théories. La bibliographie se limite à quelques noms de collègues (cf. p. 9) ou titres d'articles récents disséminés dans le corps de l'ouvrage.

par une *proforme*, élément simple excluant toute référence au lexique (§§ 23 ; 37)[1]. C'est ainsi que tous les éléments susceptibles d'occuper la fonction de complément direct du verbe (C. O. D.) : nom, infinitif, complétive, etc., entrent dans la catégorie des compléments *pronominaux* (= commutables avec le pronom *eum, eam, id*)[2]. Les compléments *adverbiaux* sont, quant à eux, susceptibles de commuter avec *ibi* (§§ 225 ; 269), *hinc* (271), *tunc* (327), *diu* (225), etc. (n'est-ce pas, dans ce cas, revenir indirectement aux compléments de « lieu » et de « temps », et à un classement de type sémantique?).

On notera encore les distinctions utiles entre compléments de verbe et de phrase (§§ 32 ; 37), entre compléments conjoints et adjoints (§ 24), l'utilisation heureuse des principes de motivation (§§ 22 ; 172, 2 ; 176,5), de solidarité (§§ 7 ; 8 ; 364), de coréférence, et bien d'autres arguments et remarques pertinentes qu'il serait trop long d'énumérer. On peut regretter que n'ait pas été faite une plus large exploitation de la linguistique de l'énonciation, ainsi que des marques prosodiques, intonation et pauses, en particulier dans la définition de la phrase (§ 4), l'interrogation et l'exclamation (§ 413), l'étude du vocatif (§ 209). Certains développements auraient pu être davantage réactualisés : le statut des pronoms (§ 111 sqq.), les diathèses (seules les voix sont évoquées), la fonction de l'accord (§ 180 sqq.), les caractéristiques des phrases nominales (il y en a pourtant beaucoup dans les proverbes et expression remarquables qui donnent de la vie à l'ouvrage). Mais il ne saurait être question d'épuiser l'ensemble de la syntaxe latine en un volume... Tel qu'il se présente, avec ses grandes qualités de clarté et de rigueur, cet ouvrage pensé, à la consultation agréable et aisée, constitue une utile transition entre les grammaires traditionnelles et les articles ou ouvrages réservés aux spécialistes. Son plus grand mérite est d'avoir su montrer et mettre à la portée de tous, sans hermétisme ni vaine érudition, ce que la linguistique pouvait apporter à la connaissance et à la maîtrise de la langue latine.

Frédérique Biville.

Otto Hiltbrunner, *Bibliographie zur lateinischen Wortforschung*. Band 2 : *Adeo-atrocitas* : Berne et Munich, Francke, 1984, 323 pages.

Le tome 1 de cette *Bibliographie*, qui promet d'être monumentale, a été présenté au tome 60, p. 347 ; la publication rapide du tome 2 montre que l'entreprise avance bien et surtout qu'elle est viable : le tome 2 contient en effet *cinq fois* plus de vocabulaire que le tome 1, dont l'abondance m'inquiétait. C'est décidément un bel outil de travail que nous procure O. Hiltbrunner ; on apprend énormément en lisant les références bibliographiques et surtout la conclusion synthétique qui, pour chaque mot, domine parfaitement le sujet.

1. Il aurait été utile de disposer d'une liste récapitulative de ces proformes.

2. §§ 23 ; 211 ; 284 ; 331, etc. On remarquera que cette proforme de la fonction objet est à l'accusatif. Cf. § 242, le datif décrit comme marquant le (pro)nom commutable avec *...alicui* Le procédé de la commutation ne saurait suffire à décrire une catégorie grammaticale : celle-ci doit aussi être définie par ses caractéristiques intrinsèques.

A titre de suggestions « constructives », je proposerai quatre améliorations :

1) un titre courant est indispensable en lexicographie plus encore qu'ailleurs ; la consultation serait donc plus aisée si le lemme figurait *en haut* de page et par conséquent la pagination *en bas* ;

2) pour gagner de la place, il importerait de réduire le contenu des fiches bibliographiques à une ligne : l'initiale du prénom suffit, supprimer les indications de collection, simplifier les titres trop longs ; il faudrait citer en abrégé, au début du lemme, les ouvrages fondamentaux, non seulement le *Thesaurus* ou les encyclopédies (avec le nom du collaborateur !), mais encore les manuels classiques : LEUMANN, HOFMANN/SZANTYR, ERNOUT/THOMAS, KREBS/SCHMALZ, NÄGELSBACH, MOMMSEN, KASER, etc. Il faudra seulement prévoir un fascicule bibliographique contenant la liste des livres dépouillés et des abréviations utilisées ;

3) élargir au contraire le champ lexical. Il y a en effet des exclus d'importance dans ce volume : les adjectifs de couleur *albus* et *ater* (voir J. ANDRÉ, *Étude sur les termes de couleur*), les noms d'oiseaux *alauda*, *alcedo* et *alcyon*, *anser* (voir derechef J. ANDRÉ, *Les noms d'oiseaux*), des mots comme *agmen* (cf. J. PERROT, *Les dérivés en -men*, p. 245-246), entre autres ;

4) l'auteur et ses collaborateurs sont avant tout des philologues ; or, beaucoup d'ouvrages sur la littérature, la philosophie et l'histoire apportent des contributions importantes à la lexicographie. L'article *annona* fait heureusement appel à des livres d'histoire, mais *aduena* — judicieusement considéré comme un composé — ne comporte aucun renvoi ni aux juristes, ni aux historiens (cf. HAARHOFF, *The stranger at the gate*, ou Y.-A. DAUGE, *Le barbare*), c'est dommage.

Sur quelques points, juste revanche pour tout ce qu'on doit, on apportera quelques compléments : A.-D. SCAGLIONE, *Ars grammatica* (*ars*), J.-P. NÉRAUDAU, *La jeunesse à Rome* (*adulescens*), ou encore l'article récent d'A. DEBRU, *R. Ph.*, 1983, p. 271-283 (*atrocitas*) ; il faut citer maintenant l'édition *française* de MIHĂESCU (Belles Lettres, 1978). Comme O. HILTBRUNNER me fait l'honneur de me citer pour la plupart des verbes déponents, je lui adresserai une prière : ne mentionner que l'édition *imprimée* de 1975 (la dactylographie est inutile et périmée !), ainsi p. 32, *adulescentior*, que je tire d'*adulescentia*, comme tout le monde (situatif).

Nous attendons avec impatience et reconnaissance le tome 3 qui contiendra, espérons-le, la fin de A, la totalité de B et une grande partie de C.

Pierre FLOBERT.

Thesaurus linguae latinae. Les fascicules suivants sont parus : vol. X, 2 fasc. I : *porta-possum*, col. 1-152 ; vol. X, 2 fasc. II : *possum-potestas*, col. 153-320 ; vol. X, 2 fasc. III : *potestas-praecipuus*, col. 321-480 ; vol. X, 1 fasc. II : *palpebra-paratura*, col. 161-320 : Leipzig, Teubner, 1980, 1982, 1983, 1984.

F. C.

Cesare QUESTA, *Numeri innumeri. Ricerche sui cantica e la tradizione manoscritta di Plauto* (Ricerche di storia della lingua latina, 18) : Roma, Ed. dell'Ateneo. 533 pages, 3 index, 26 clichés hors texte.

Il est bien difficile de rendre compte de façon satisfaisante d'un ouvrage aussi riche, dans lequel l'auteur a rassemblé, à côté de deux inédits, diverses publications antérieures, articles et comptes rendus, susceptibles de donner une vue d'ensemble de son activité de métricien et de codicologue. Une ligne directrice cependant, assez nettement marquée, qui sous-tend les deux premières parties intitulées respectivement « Libro e metro » et « Segni del metro e del libro », consacrées à la structure métrique et à la présentation « typographique » des *cantica* de Plaute, et qui inspire particulièrement les deux premières études, les plus importantes. L'auteur, déjà bien connu par ses travaux en ce domaine, qui en font le meilleur spécialiste de la métrique plautinienne, s'attache au problème bien difficile et largement controversé de la colométrie des *cantica* ; il le fait principalement par la comparaison de ces derniers dans les deux principaux représentants de la tradition manuscrite du poète comique latin, le *Codex Ambrosianus* (A) et les *Palatini*, parmi lesquels il retient essentiellement le *Palat. lat.* 1615 (B), tous les deux ayant à son avis conservé la colométrie la plus ancienne qui pourrait remonter au IIe siècle avant J.-C. (p. 74), à une époque où n'était pas encore perdue la compréhension métrique des *cantica*. Cependant, la structure d'origine a été troublée, notamment, par le fait que des vers trop longs pour être reproduits sur une seule ligne ont vu leur partie terminale reportée sur la ligne suivante, constituant un élément plus bref, ce qui crée une confusion fâcheuse avec des vers autonomes effectivement plus courts, tandis qu'à l'inverse certains de ces derniers ont pu être réunis sur une seule ligne. Cela s'est produit plus particulièrement, pense-t-il, lors du passage du *uolumen* au *codex* (IVe siècle après J.-C.), ce dernier n'offrant au copiste qu'une largeur plus réduite susceptible de conduire à ce genre d'accident. Par la comparaison des deux sources principales, et d'autres accessoirement, par la discussion serrée des diverses solutions qui ont déjà été proposées à ce genre de problème, C. QUESTA s'efforce de dégager une conclusion aussi sûre que possible. Il met en avant le repère que constitue dans un certain nombre de cas la présence de majuscules à l'intérieur des lignes, qui peuvent être interprétées comme la marque du début de vers plus courts.

A partir de cet ensemble de considérations, il met en lumière la pratique d'un véritable système de mise en pages, l'utilisation d'une grille de signes établie suivant des règles rigoureuses, le sénaire iambique constituant la norme, les vers plus courts, notamment les clausules auxquelles il accorde une attention particulière, étant placés en retrait (ἐν εἰσθέσει), les plus longs ressortant au contraire (ἐν ἐκθέσει), selon un système attribué à Héliodore le métricien (environ Ier siècle après J.-C.), mais sans doute plus ancien. C. QUESTA souligne aussi le rôle joué dans cette mise en pages par les rubriques, dont l'introduction est liée à l'apparition du *codex* et qui ont pour fonction de guider le lecteur dans la compréhension du texte ; il traite à ce propos des divisions en scènes et des indications des noms de ceux qui en sont

les protagonistes (p. 161-191). Au centre de l'ouvrage (entre la troisième et la quatrième parties), vingt-six reproductions hors texte de manuscrits viennent très heureusement appuyer et illustrer les considérations de l'auteur.

Ce dernier, qui fait à diverses reprises référence à Ferdinand de SAUSSURE, s'attache, avec mesure, à l'application des principes structuralistes dans les domaines auxquels il porte son attention. Ainsi se dégage des cinq études qui composent la deuxième partie de l'ouvrage l'idée que la métrique archaïque se sert d'un système de signaux, comporte un certain nombre de normes structurales constituant un code fondamental qui doit nous aider dans l'identification des vers formant les *cantica* ; ce système doit servir notamment à faire percevoir le rythme dans les cas où il y a de nombreuses syllabes brèves. C'est à l'application de ces principes que sont consacrées les huit études dont est formée la troisième partie de l'ouvrage ; elles consistent dans l'analyse métrique détaillée des textes suivants : *Amph.*, 633-653 ; *Bacch.*, 612-670 ; *Cas.*, 630-645 ; *Ps.* 1103-1135 ; *Ps.*, 1329/1330-1335 ; un texte comporte l'étude plus particulière, prosodique et métrique, de *Ps.* 137 ; enfin sont examinés suivant les mêmes principes les vv. 142-157 R^3 de Caecilius Statius et les vv. 610-617 des *Adelphes* de Térence. Les limites de ce compte rendu font qu'il est bien entendu impossible d'entrer dans le détail de ces analyses, qui susciteront la discussion d'une façon d'autant moins surprenante que l'auteur lui-même est loin d'en présenter tous les résultats comme assurés. Je voudrais tout de même souligner que j'ai été très sensible à la valeur des commentaires stylistiques accompagnant ces études, notamment ceux des *cantica* des *Bacchides* (p. 315-329) et du texte de Caecilius Statius (p. 381-397) ; ils montrent de façon tout à fait opportune, chez l'auteur de travaux dont l'aridité peut paraître parfois rebutante, un profond sens littéraire qui sait donner à ces recherches toute leur valeur.

Dans la quatrième partie sont reproduits six comptes rendus publiés entre 1967 et 1973 et qui se rattachent plus ou moins directement aux sujets abordés dans le reste de l'ouvrage. Il faut plus particulièrement signaler ceux qui sont consacrés à deux ouvrages de H. DREXLER : « *Lizenzen* » *am Versanfang bei Plautus*, München, 1965 (p. 427-439) et *Einführung in die römische Metrik*. Darmstadt, 1967 (p. 441-447), et surtout celui qui traite du livre de B. LUISELLI, *Il verso saturnio*, Roma, 1967. Dans ce développement de vingt pages (p. 449-468) en impression très serrée, on trouvera une mise au point de toute première qualité sur toutes les questions relatives à ce vers. Le livre est très heureusement complété par trois index : des manuscrits, des vers cités, des mots et des faits remarquables, qui s'étendent sur cinquante-trois pages.

Un ouvrage austère et difficile, donc, en raison de la complexité des problèmes abordés et de la rigueur avec laquelle ils sont examinés, mais dont le lecteur qui ne se laissera pas rebuter ne pourra que tirer le plus grand profit. On admire la richesse de la documentation, qui atteste chez l'auteur une parfaite maîtrise des sujets traités. Je me permettrai toutefois de formuler en terminant deux réserves portant sur les points suivants : 1) dans la rédaction, un abus de la pratique des parenthèses qui rend difficile la compréhension de certaines phrases, ce qui est d'autant plus fâcheux que le sujet est par

lui-même ardu ; 2) l'absence d'une bibliographie ou, si l'on préfère, d'une liste des ouvrages cités, autre que celle des principales éditions de Plaute qui est donnée p. 13-20. C. QUESTA a expliqué et justifié cette absence dans une lettre personnelle qu'il m'a adressée à la suite d'un précédent compte rendu où je faisais la même remarque (sur *Il reiziano ritrovato*, Genova, 1982, dans cette revue, 61, 1983, p. 325-327). J'ai déjà répondu à l'auteur et je ne puis que répéter ici que je n'ai pas été convaincu : beaucoup d'ouvrages sont indiqués par simple mention de l'auteur et du premier mot du titre, sans autre référence, pratique tout à fait normale à condition qu'on sache à quel endroit du volume on pourra trouver, si besoin est, les références bibliographiques complètes. Il serait souhaitable que C. QUESTA ait conscience qu'un bon nombre de ses lecteurs — sans doute la très grande majorité — n'ont pas la virtuosité qui est la sienne dans la connaissance et le maniement de toutes ces questions ; ce ne serait pas rabaisser la valeur de l'ouvrage que de leur faciliter quelque peu la tâche.

J. HELLEGOUARC'H.

Wilhelm OTT, *Metrische Analysen zu Vergil Aeneis Buch VIII*, XVII-163 pages et 16 cartes perforées ; *Metrische Analysen zu Vergil Aeneis Buch IX*, XVII-178 pages et 32 cartes perforées ; *Metrische Analysen zu Vergil Aeneis Buch XI*, XVII-198 pages et 32 cartes perforées (Materialen zu Metrik und Stilistik, 18, 19, 20) : Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1985.

Avec ces volumes s'achève la publication de la totalité des index métriques consacrés par W. OTT et son équipe à Virgile, et commencée par *Aen.*, VI, en 1973. Sur les premiers d'entre eux (*Aen.*, VI, I et XII) et sur la méthode de W. OTT, je renvoie à mon article *Un nouvel instrument de travail au service de la stylistique et de la métrique*, dans cette revue, 52, 1974, p. 83-91 ; sur ceux qui ont suivi, voir mes comptes rendus dans *Ibid.*, 57, 1979, p. 430-431 (*Bucol.* et *Georg.*) ; 61, 1983, p. 328-329 (*Aen.*, IV, X, II, III) ; les volumes 16 et 17 de la série (*Aen.*, V et VII) n'ont pas fait l'objet d'un recensement et n'ont apparemment pas été reçus à notre revue.

Tout a déjà été dit, me semble-t-il, sur les avantages, l'intérêt, l'utilité, voire certaines insuffisances de cette entreprise. Je ne puis, à propos de cette nouvelle publication, que reprendre les termes de ma recension de 1983, puisque la disposition et la présentation des volumes sont toujours rigoureusement les mêmes et que W. OTT, reprenant régulièrement le même texte pour ses *Hinweise für die Benutzung*, renvoie toujours dans la préface aux principes exposés dans celle du premier volume, qui constituait le prototype et le banc d'essai de la série : *Metrische Analysen zu Ars poetica des Horaz* (Göppinger Akademische Beiträge Nr. 6, Göppingen, 1970). Je rappelle qu'une innovation importante et extrêmement utile a été introduite en 1978, avec les volumes consacrés aux *Bucoliques* et aux *Géorgiques*, par l'adjonction à chaque schéma, dans l'index métrique, de deux chiffres indiquant, le premier, le nombre de mots différents ayant cette forme dans l'œuvre, le deuxième, le nombre total des occurrences. Cela facilite considérablement

le travail et la consultation. Mais je regrette, comme je l'ai déjà dit, que cela ne soit pas fait dans l'index alphabétique pour les rares mots ayant un grand nombre d'occurrences, principalement *et*. Je ne puis également que regretter, et c'est une remarque que j'ai aussi déjà faite, que W. Ott n'indique pas, fût-ce très succinctement, les auteurs et les textes sur lesquels porteront les prochaines publications. Certes, il est loisible à quiconque, comme W. Ott y invite, d'aller consulter à Tübingen les dépouillements complètement réalisés. Cela peut être dans certains cas la seule solution, mais on conviendra que le plus généralement ce n'est pas la plus simple.

Ces remarques n'ont d'autre but que de souligner l'intérêt que je porte à cette entreprise et de redire mon souhait de la voir se poursuivre dans les meilleures conditions.

J. Hellegouarc'h.

Histoire des textes.

A.-G. Hamman, *L'épopée du livre. La transmission des textes anciens, du scribe à l'imprimerie* (Collection « Pour l'histoire »). Paris, Libr. acad. Perrin, 1985, 240 pages, pl.

L'histoire de la transmission des textes est abordée ici par un excellent spécialiste de patristique : de ce fait, son livre se trouve être une sorte de complément de celui de L. D. Reynolds et N. G. Wilson, *D'Homère à Érasme, la transmission des classiques grecs et latins* (original anglais, Oxford, 1968 et 1974), paru en traduction française aux éditions du C. N. R. S. quelques mois auparavant, ce dernier s'intéressant aux classiques, tandis que le père Hamman comprend « textes anciens » surtout comme textes sacrés et patristiques. Les deux ouvrages sont néanmoins amenés à aborder les mêmes problèmes.

L'épopée du livre se veut une initiation à l'histoire de la conception des textes, de leur mise en forme, de leur confection matérielle, de leur diffusion et de leur circulation, puis de leur transmission, en Orient et en Occident. Les différentes étapes de cette aventure sont illustrées d'exemples significatifs. Le ton vif et pétillant, l'étendue des perspectives de cette présentation la rendent extrêmement attrayante.

On appréciera particulièrement l'intérêt porté aux faussaires, aux interpolateurs et aux textes apocryphes, spécialement importants étant donné la valeur apologétique et polémique des textes religieux ainsi sollicités ou maquillés. Certaines querelles sur l'attribution de tel texte sont fameuses, par l'importance intellectuelle de l'autorité à attribuer à ces sources — et certains faussaires défient encore la perspicacité des critiques. On appréciera également que les connaissances de l'auteur lui permettent de mener de front l'étude de l'Orient byzantin et de l'Occident, de leurs échanges et de leurs différences ; et que le chapitre sur l'édition critique des textes, de façon très pédagogique, développe en détail des cas réels et significatifs : un texte à manuscrit unique, un texte à deux manuscrits, un autre à plusieurs, pour terminer sur les *Confessions* partout diffusées.

Cependant le parti pris méthodologique et typologique plutôt qu'historique a quelques inconvénients à côté de très réels avantages. Il laisse parfois